

Ch.-H. de FOUCHÉCOUR

Vertu, nature et lignage des rois dans la deuxième partie du *Livre des Rois de Ferdowsi*

«La vertu s'accompagne du lignage et de la nature: tels sont les trois biens et tous trois sont liés. Comment la vertu existerait-elle si manque la nature? As-tu vu grand lignage sans vertu?»¹.

Nous appellerons *Livre des Rois II* la partie de l'œuvre monumentale de Ferdowsi qui commence avec l'histoire d'Ar-dashîr; la partie précédente obéit à des règles un peu différentes concernant le sujet abordé ici.

Dans l'*Iliade* d'Homère, ce qui décide de la vie d'un héros, c'est sa relation à l'un des dieux, finalement la relation tumultueuse des dieux entre eux, femmes et enfants de Zeus: la guerre de Troie est aussi la guerre des dieux. Dans le *Livre des Rois* de Ferdowsi, ce qui décide de la vie d'un héros ou d'un homme, c'est son sort, fixé au ciel qui tourne. Mais dans le cas des rois du *Livre des Rois II*, ne peut-on pas préciser la façon dont vertu et lignage

1. *Šâhnâme*, «Keyxosrow», 4-5. Pour les références au *Livre des Rois*, voir C.-H. de Fouchécour, «Une lecture du *Livre des Rois* de Ferdowsi», *Studia Iranica*, V, 2 (1976), pp. 171-202.

s'entremêlent? Certes, tout au long du monument littéraire, la relation entre royauté et moralité est vue sur le fond d'une pensée traditionnelle faite entièrement sienne par le poète: le bon roi rend bon son peuple, le mauvais roi corrompt le peuple, un peuple bon reçoit du ciel un bon roi, un peuple mauvais se voit puni par l'envoi d'un mauvais roi. Mais le point à soulever est celui de l'interférence du lignage dans le comportement moral des rois.

Contrairement à l'*Illiade* de Homère, les *Livres des Rois* de la Bible, et le *Livre des Rois* de Ferdowsi eurent à traiter de la descendance royale. Mais une différence intervient ici. Dans la Bible, c'est la mauvaise conduite des descendants royaux qui cause l'interruption de la lignée royale (voir *I Rois*, 8, 25): la promesse de Dieu n'est tenue qu'à condition que la conduite des rois ne dévie pas moralement, sous peine d'interruption et d'exil.

Pour Ferdowsi, la vraie question n'est pas celle de l'interruption, il n'y aura que l'interruption finale. La vraie question est celle de la déviation: la déviation de la lignée royale entraîne une déviation dans la conduite morale.

Dans le *Livre des Rois II*, on constate que lorsqu'un fils succède directement à son père, ou bien son règne n'a pas d'histoire, ou bien il a une histoire riche de sens au point de constituer un modèle de vie royale qui porte à la réflexion. En suivant ces modèles, on peut voir que leur qualité croît progressivement, jusqu'à l'apogée avec Kasrâ Anûshervân. Son fils Hormozd, puis Khosrow-Parvîz offrent encore des modèles exemplaires, mais cette fois-ci, des modèles plus humanisés et donc plus fragiles. Plus historiques parce que plus proches de nous dans le temps, ils sont aussi plus proches de nous parce qu'ils connaissent tous deux la contestation, contestation de leur légitimité par Bahrâm-Tchoubiné; moins hiératiques, ils nous touchent plus et mieux.

En sens inverse, quand la succession au trône se fait d'un frère à l'autre (Bahrâm IV et Yazdeguer-d-e bazezgar; Pirûz et Hormozd), et surtout d'un père à un fils mal né (Shîrûyé fils de Maryam), le malheur, l'inconduite morale et finalement le désordre dans la lignée (usurpateurs, règne des femmes, perte d'identification du lignage) s'installent successivement chez le roi régnant, puis chez son fils (Qobâd), enfin chez le dernier des rois,

Yazdeguerd.

Le *Livre des Rois II* connaît deux cas de régence, tous deux réussis (après Hormozd et après Shâpûr-e zol-aktâf), solutions typiques données à la question de l'interruption momentanée, non pas l'interruption de la lignée, mais celle de l'aptitude à régner. Quand les nobles refusèrent d'accepter une succession directe, celle du père par le fils (c'est le cas pour Bahrâm-e Gûr), ils engagèrent le pays vers sa perte et durent finalement se laisser convaincre d'en revenir à la succession d'abord écartée.

La succession qui a valeur est celle qui a lieu entre les hommes. Mais il est des cas où l'ascendance d'une femme importe. Le deuxième roi-fondateur de l'histoire de l'Iran, Ardashîr, eut pour père Sâsân qui descendait de Goshtâsp, mais aussi d'une fille de Bâbak qui descendait par Ashk de Key-Qobâd: lignage prestigieux qui promettait le roi au plus haut destin. Ardashîr s'enfuit de chez son suzerain, le roi Ardavân, aidé de la belle esclave Golnâr; mais ce n'est pas de l'esclave que naquit son fils promis à régner, mais d'une fille d'Ardavân, lequel descendait lui aussi de Ashk. De Maryam, à laquelle nous avons déjà fait allusion, cette fille de l'empereur byzantin chrétien, ne pouvait naître qu'un fils fourbe, à la destinée tragique.

Le cas le plus curieux est celui de la fille de Mehrak, un félon, de qui Shâpûr, déjà nommé, engendra son fils et successeur, à l'origine d'une succession de huit bons rois. Cette fille est le modèle de l'étrangère, fille de traître, mais promise par le sage indien à être la femme souhaitée par le roi. Nous sommes sans doute ici devant un éloge indirect de l'exogamie.

Un cas intéressant encore est celui qui est rapporté dans l'histoire de Gov et de Talkhand (Kn 2811 à 3336), sorte d'explication de l'origine du jeu d'échecs. En Inde, une reine est mariée à un roi, Jamhûr, dont elle a un fils, Gov; le roi meurt, la reine est alors mariée au jeune frère de l'époux défunt, Mây; elle a de lui un fils, Talkhand. Mây décède. Les deux fils revendiquent la succession au trône auprès de leur mère. Celle-ci doit choisir: la royauté ira-t-elle à la naissance, ou bien à la vertu? La réponse de la reine est double: la royauté doit revenir au meilleur, non forcément à l'aîné, mais elle ne veut pas choisir elle-même entre ses deux fils également aimés. L'absence de choix par désignation

conduit à la guerre fratricide, dans laquelle celui qui joint à la fois le droit d'aïnesse et la vertu l'emporte sur son frère. La question telle qu'elle avait été soulevée par la mise en scène de l'histoire est plus intéressante que la réponse qui lui a été donnée: cette réponse ramène à la solution que l'on connaissait d'avance et qui n'apporte pas de lumière, solution de la tradition.

Pour décrire les modèles royaux tels que Ferdowsi les a composés, il importerait de les mettre en valeur par comparaison les uns avec les autres. On peut ici montrer sur un exemple de comparaison tout ce que peut suggérer ce mode de mise en valeur. Deux modèles royaux ont été remarquablement travaillés par Ferdowsi, celui d'Ardashîr et celui de Kasrâ Anûshervân. Le premier est le modèle du roi fondateur, et le deuxième celui du roi en pleine gloire. L'un est le roi des fondements, l'autre le Grand Roi.

Quatre traits principaux composent le modèle du fondateur Ardashîr: l'esprit de vengeance et de réparation (*kîn*), le souci de la justice (*dâd*), la recherche d'une descendance (*nežâd*), enfin l'appui de la religion (*pâdšâhi-o dîn*).

Kîn est le sentiment qui se forme dans le cœur du roi au moment où, approuvé par les grands et les sages d'Iran, il décide de fonder son royaume: «Il couvrit ces grands d'éloges et en son cœur étendit la pensée de la vengeance» (Aš 347). Ce sentiment fut le ressort de l'entreprise royale face à l'ennemi, entreprise consacrée à abolir les divisions qu'avait établies Alexandre l'étranger pour régner. Mais *kîn* est toujours un sentiment noble, capable donc de céder à plus noble: «Si un ennemi demande protection, sois celui qui l'accorde, ne t'attache pas à la vengeance» (Ar 376), et si l'ennemi demande sincèrement la paix, «prends de lui le tribut et ne cherche pas la vengeance, garde à ses yeux ton honneur» (Ar 618). Car *kîn*, dans tout le *Livre des Rois*, est seulement le sentiment qui répond à l'injustice.

La justice au contraire est le but que le roi fixe à son entreprise. Elle est l'abolition de l'injustice primitivement donnée et la mesure du comportement global du roi. Sur elle Ardashîr annonce qu'il fondera durablement son empire, il en fait le mot-clé du discours du trône par lequel il inaugure son règne: «En ce monde, la justice est mon trésor, grâce à ma fortune et à ma

peine le monde est vivant» (Ar 5). *Dâd* est le fondement même de l'autorité royale: «qui saura décrire ta justice», lui disent les nobles, «car justice et grandeur sont tes fondements» (Ar 514).

Pour assurer la succession au trône, Ardashîr a dû consentir au mariage de son fils Shâpûr avec la fille de l'un de ses pires ennemis, Mehrak. Il s'est d'abord révolté à l'idée de ce mariage: «De la rue j'amènerais l'ennemi au fond de ma demeure, il chercherait à tirer vengeance de ma terre et de mon pays!» (Ar 192). Mais l'étrangère finira par s'imposer et l'exogamie, nous l'avons dit, a reçu son éloge indirect de Ferdowsi, aux commencements de la dynastie des Sassanides.

Enfin, l'un des traits les plus lourds de conséquences du modèle royal offert dans la figure d'Ardashîr fut le souci d'appuyer l'une sur l'autre la royauté et la religion. L'on sait l'importance historique du fait. La littérature des «Conseils au roi», attribuée par la tradition, sûrement ancienne, à Ardashîr, a beaucoup insisté sur ce point, et Ferdowsi y a fait grand écho: «La religion n'est pas sans besoin du roi et le roi dépourvu de religion ne reçoit pas d'éloges» (Ar 561).

La figure du Grand Roi Anûshervân, quant à elle, n'a plus pour premier trait le sentiment de vengeance (*kîn*): au faîte d'une royauté bien établie, le roi débute son règne en modèle de justice (*dâd*). Sa confrontation avec Mazdak l'hérétique fut si brillante qu'elle provoqua le retournement de son père en sa faveur. Justicier avant même d'être roi, il fonda ensuite lors de son discours du trône inaugurant son règne, son pacte de gouvernement avec le peuple d'Iran sur la vertu de justice. Ferdowsi le mit pour cela au-dessus de tous les rois: «Personne n'a été plus doué que lui en sagesse, en pouvoir, en justice et en générosité» (Kn 166).

Mais, sur la base de ce trait initial, Ferdowî va lui faire parcourir un chemin de vertu tout à fait original, qui le conduira de la vertu de justice à celle de la sagesse. Ce chemin passera par une faute et une conversion. Le guide, volontaire d'abord, puis involontaire sur ce chemin sera le sage Bozormehr. Ainsi, contrairement à Ardashîr, roi solitaire dans son pouvoir et sa fondation, Anûshervân a été un roi doublé d'un sage conseiller, jusqu'à ce qu'il devienne lui-même le sage à qui l'on demande

conseil. Cette transformation est passée par l'écoute du sage Bozorjmehr par Anûshervân le juste, puis par la condamnation aveugle du sage, enfin par les retrouvailles des deux hommes jusqu'au point où ce fut au tour de Bozorjmehr de demander conseil au roi. L'étude de la structure même du chapitre que Ferdowsi a consacré au règne de Anûshervân révèle l'intention du poète de décrire une démarche intérieure accomplie par le personnage donné en modèle.

Nous posions, au début de cet article, la question de savoir qui, aux yeux de Ferdowsi, décide du cours de la vie des humains. Nous avons suggéré une réponse très partielle pour le cas spécial des rois. Le cas est certes important, puisque d'eux découle le cours de la vie du peuple. Le cas est spécial parce que les rois sont dotés d'un charisme qui leur est propre, la «gloire divine» (*farr-e îzadî*).

Quelle est, chez Ferdowsi, la relation entre ce charisme et le sort? Quelle est la relation entre le sort et Dieu? Quel est l'effet du charisme? Dépend-il de la qualité de la transmission du charisme, ou bien de la nature donnée par avance aux bénéficiaires? Ces questions sont essentielles dans un livre qui traite à sa façon de l'histoire, c'est-à-dire en restant proche de l'interrogation sur les causes des enchaînements historiques.

Nous n'avons mis en valeur qu'une seule de ces causes, celle du lignage, dans le contexte moral dans lequel Ferdowsi l'envisage. La transmission de la royauté, selon le *Livre des Rois II*, suit une règle qui a des conséquences sur la nature de la personne royale et sur son comportement moral et politique. Cette règle est que le pouvoir aille du père au fils. C'est peut-être la seule règle tangible qu'a pu saisir le poète. Le reste des règles, celles que suivent le ciel et le sort dans le gouvernement du monde, lui ont paru obscures.

Mais la gloire royale, qui transcende les personnes, est capable de réaliser dans l'histoire des modèles royaux dont l'ensemble et la variété constituent le superbe miroir offert aux princes pour de nombreux siècles.